Premières considérations sur l'Église et la Réforme

René BERTHIER

Il peut sembler étrange de commencer un travail sur les sources philosophiques de la pensée de Bakounine par ses vues sur la Réforme protestante : en effet, dans sa maturité il s'en prendra férocement au catholicisme, qu'il considère comme la religion achevée, c'est-à-dire condensant tous les défauts qu'on peut trouver dans une religion. Pourtant c'est dès 1834 qu'il s'intéresse à la question – il a vingt ans ; il est en officier d'artillerie en garnison en Biélorussie et fait un résumé (« d'après ma lecture, avec remarques ») d'un livre de Ch. G. Koch, *Tableau des révolutions de l'Europe,* en quatre volumes. On trouve déjà dans ces Notes des thèmes qu'il développera dans sa maturité.

Bakounine est manifestement intéressé par l'histoire du conflit entre l'Église et les monarchies européennes entre le XIII^{e} et le XIV^{e} siècle. On retrouvera ce thème dans ses écrits trente-cinq ans plus tard lorsqu'il développera l'idée que le clergé fut pendant la première moitié du Moyen Age une classe dominante, hypothèse que le dissocie radicalement du schéma marxiste de l'histoire.

L'intérêt de Bakounine pour l'histoire de l'Église remonte donc à loin et contredit totalement l'approche des auteurs qui, comme Henri Avron, voient dans son opposition à la religion une réaction irraisonnée et passionnelle.

Bakounine l'anarchiste s'intéressera au conflit entre pouvoirs spirituel et temporel pour montrer que le combat contre la religion n'est jamais achevé. Il veut montrer que pouvoir politique et religieux constituent un binôme inséparable : complémentaire, ils ont besoin l'un de l'autre. Mais antagonistes, ils sont en conflit permanent pour la suprématie. L'histoire de l'Europe est en grande partie l'histoire de ce conflit : le pouvoir temporel s'est progressivement libéré de la tutelle de Rome mais n'a jamais cessé d'avoir besoin de l'Église. Bakounine montrera que si la Réforme a introduit une rupture radicale et libératrice avec Rome, elle a également conduit à une subordination accrue de la religion au pouvoir politique.

Les « Notes » de 1834

Les « notes » que prend le jeune Bakounine en 1834 sont, semble-t-il, la première manifestation de son intérêt pour la question. A cet égard, la

période de quatre ou cinq ans d'exaltation philosophique hégélienne, pendant laquelle il adoptera une autre grille de lecture du phénomène religieux, peuvent être considérés comme un simple intermède.

Les papes dominent les puissances européennes, dit Bakounine dans ses « notes » de 1834, et « s'arrogent le droit de trancher les litiges des nations, de déterminer leurs relations politiques, de légitimer les héritiers, de faire abdiquer les souverains et d'autoriser les serments des sujets. Ils lèvent partout des taxes sous différentes dénominations, distribuent les titres spirituels à des prix fixés ; les différents ordres monastiques et les légats du pape appuient partout le pouvoir papal ».

Peu à peu les souverains contestent le pouvoir de l'Église et tentent de s'en libérer : en particulier Philippe le Bel qui s'oppose à Boniface VIII. Le pape conteste au souverain le droit de lever des taxes sur le clergé et proteste contre l'interdiction d'exporter de France or et argent, ce qui lui occasionne un manque à gagner important. De plus, dit Bakounine, le pape affirme « qu'il est fou de présumer qu'il n'y ait rien sur terre au-dessus du souverain terrestre et que celui-ci ne dépende pas du pape ». Trente-cinq ans plus tard Bakounine reviendra sur cette question : l'analyse du conflit entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel sera intégrée dans une critique globale du pouvoir et des liens qui unissent l'Etat et l'Église.[1]

En 1834, le jeune Bakounine semble également s'intéresser beaucoup au détail des taxes levées par les papes, dont il fait l'inventaire. C'est dans ces notes qu'il mentionne pour la première fois Jean Hus et Wycliff, qui reviendront dans ses écrits de la période anarchiste.

Les notes de 1834 restent plutôt neutres : elles ne sont pas entachées par le délire verbal mystico-hégélien qui va le frapper quelques années plus tard et qui le marquera ensuite pendant plusieurs années. On a simplement affaire à un jeune homme qui prend des notes pour s'instruire et qui les commente. Il insiste particulièrement sur la fonction de l'idéologie et sur le rôle de l'opinion publique : la puissance de l'Église s'appuie sur le « faible niveau de l'instruction » de la population : le pouvoir papal atteint son apogée au XIV[e] siècle mais ensuite décline. Il a joué un rôle positif parce qu'il a « rassemblé les peuples qui vivaient en Europe, des peuples à demi-sauvages et encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance ».

> « Il a posé les fondements d'un lien surprenant entre les nations, lien qui a constitué le trait distinctif des temps nouveaux et qui est connu sous la dénomination de l'équilibre politique, une foi commune, des conceptions communes, des préjugés communs, un mode de gouvernement féodal

1 Voir : Jeannine Quillet, *Les clés du pouvoir au Moyen Âge, Flammarion,*1971.

> commun confinant au pouvoir illimité pour le Trône romain, tel est le fondement de l'actuelle corrélation mutuelle des États d'Europe. »[2]

L'Église a préservé l'héritage de la culture antique, grecque et romaine : « Cette instruction en se diffusant plus ou moins dans toute l'Europe a posé les fondements de l'instruction européenne actuelle. » En suscitant les croisades, les papes ont provoqué un important brassage de population et de cultures : mais ce faisant ils ont aussi contribué à la diffusion de nouvelles idées, ce qui à terme a affaibli l'influence de l'Église. Mais les papes ont aussi provoqué de profondes mutations dans la structure de la propriété : « les croisades qui ont précipité tous les propriétaires fonciers en Palestine, ont donné à ces monarques l'occasion et le moyen d'accroître leur pouvoir » et de « dompter les vassaux ambitieux. » En se déclarant les « maîtres inconditionnés du monde », les papes « ont grevé toutes les terres appartenant à l'Église occidentale d'innombrables impôts et les ont accablées d'innombrables exigences, de la sorte, ils ont laissé la puissance leur échapper. » On trouve déjà en 1834 en germe l'idée d'« Etat universel » qu'il développera dans la période anarchiste.

Bakounine souligne que les papes, en pensant unifier la chrétienté occidentale contre un ennemi extérieur, ont involontairement créé les conditions de leur propre déclin intellectuel. Les croisades ont brisé l'isolement féodal ; en déplaçant des masses de population vers l'Orient, elles ont mis l'Europe en contact direct avec la civilisation arabo-musulmane et l'Empire byzantin, alors bien plus avancés sur les plans scientifique, philosophique et médical. Ce contact a favorisé la redécouverte de textes antiques (notamment Aristote) et l'introduction de sciences nouvelles. Pour Bakounine, l'éveil de la pensée critique et de la rationalité est le pire ennemi du dogme religieux. L'Église a ainsi importé le « poison » qui allait alimenter la Renaissance, puis les hérésies, affaiblissant son monopole idéologique.

L'argument de Bakounine sur la restructuration foncière montre comment l'Église a involontairement servi d'incubateur à l'État moderne (la monarchie absolue). Pour financer leur voyage et leur équipement vers la Terre sainte, d'innombrables seigneurs féodaux (les « propriétaires fonciers ») ont dû vendre leurs terres, s'endetter, ou sont simplement morts au combat sans héritier direct.

Les monarchies centralisées (les « monarques ») ont profité de cette crise de la féodalité pour racheter les terres, récupérer les fiefs vacants et

2 Bakounine, CDRom de l'Institut international d'histoire sociale.

briser le pouvoir des grands vassaux. En voulant projeter la puissance de la Croix, la papauté a détruit l'ordre féodal décentralisé au profit de l'émergence d'États-Nations puissants, qui finiront par s'opposer à l'autorité du Pape (comme le fera Philippe le Bel en France).

Enfin, Bakounine met en lumière la contradiction économique interne de la théocratie pontificale qui s'autodétruit par la cupidité : pour financer les croisades et maintenir son train de vie de « maître inconditionné », la papauté a mis en place un système de taxation extrêmement lourd (décimes, vente d'indulgences, taxes sur les bénéfices ecclésiastiques) sur toutes les terres d'Occident. En agissant comme une puissance fiscale oppressive, l'Église s'est aliéné à la fois le peuple, le clergé local (grevé par ces impôts) et les souverains séculiers. Cette pression financière a transformé l'autorité spirituelle en tyrannie économique, créant un ressentiment massif qui jettera les bases de la Réforme protestante et des révoltes paysannes.

Pour Bakounine, cette période illustre parfaitement une loi de l'histoire : l'excès d'autorité et de centralisation engendre ses propres forces de destruction. En cherchant l'hégémonie universelle (militaire, spirituelle et financière), la papauté a stimulé la pensée libre qui a détruit son dogme, fortifié les Rois qui ont détruit son pouvoir politique, ruiné ses sujets, détruisant ainsi sa propre légitimité économique.

L'apparition du tiers état au début du XIV^{e} siècle fut une « aube de la liberté légitime des peuples vers laquelle toute l'Europe tend si visiblement ».

> « …le despotisme et l'instruction, la prospérité et le bien des peuples ne peuvent jamais être compatibles. Une liberté légitime donc, fondée sur les principales revendications de la société, c'est à dire la sécurité universelle, la prospérité universelle, une liberté améliorée qui offre à chacun une situation d'indépendance propice au perfectionnement. »

On a l'impression de retrouver dans ce texte les accents du Bakounine de la maturité : il est difficile de croire que peu d'années plus tard il deviendra un fieffé conservateur (peu de temps il est vrai). D'une certaine manière, il n'est pas exagéré de dire que le Bakounine anarchiste opérera en fait un retour aux sources : comme en 1870, il loue déjà en 1834 les grands penseurs du Moyen Age « qui renversent audacieusement le despotisme des successeurs de saint Pierre, et déduisent leurs preuves des Écritures saintes » :

> « Ainsi Jean de Paris, célèbre dominicain, défend Philippe le Bel contre Boniface VIII, Dante Alighieri, Marcello de Padoue, Jan de Gand, Wilhelm Okam, Leopold de Babenberg et d'autres défendent Louis de Bavière contre Clément VI. Pierre d'Ailly, Nicolas de Clémanges et Jean de Gerson se distinguent par leurs écrits au moment du schisme d'Occident. »

Il y a aussi ceux qui, « arrachés aux ténèbres de l'ignorance et de l'ambiance étouffante des préjugés et de la doctrine scolastique, recherchent l'élégance et la vérité dans la nature même » : Dante Alighieri et Roger Bacon, Pétrarque et Boccace – noms qui reviendront encore dans ses écrits de maturité. Enfin, Bakounine insiste sur un certain nombre de découvertes scientifiques et techniques qui ont contribué à bouleverser la société du Moyen Age : le papier d'écriture en chiffon de lin ; les peintures à l'huile ; l'imprimerie ; l'art de la gravure sur cuivre ; la poudre et son utilisation comme arme à feu, et la boussole. « Toutes ces inventions ont eu une influence importante sur le bouleversement européen qui se manifesta avec une telle force au XV^e^ et surtout au XVI^e^ siècles. »

La diffusion du « papier d'écriture » et l'invention des caractères mobiles en imprimerie ont contribué à une large diffusion des idées :

> « L'invention du papier d'écriture et de l'imprimerie placèrent vite l'Europe au premier rang dans le domaine de l'instruction ; en donnant la liberté de se transmettre les idées de l'un à l'autre, de préserver pour la postérité les découvertes et les monuments elles sont le fondement de l'opinion publique qui en se renforçant avec l'instruction devint l'un des principaux moteurs des bouleversements politiques. »

En contraignant les souverains à garder des armées permanentes, l'invention des armes à feu a contribué au déclin des propriétaires féodaux et a modifié radicalement les tactiques militaires. Quant à la boussole, elle a « perfectionné la navigation maritime, a fourni le moyen de découvrir des terres nouvelles, et par conséquence elle a donné naissance à des idées nouvelles, à des connaissances nouvelles, à des besoins nouveaux et à des moyens nouveaux de les satisfaire ».

En conclusion, Bakounine se montre captivé par la trajectoire de la Ligue hanséatique, une puissance économique pourtant majeure qui n'a pas su se traduire en influence politique. Il exploitera plus tard cet exemple historique pour analyser l'incapacité chronique de la bourgeoisie allemande à s'imposer face au pouvoir d'État.

Se trouvent ainsi posés les termes d'un ensemble de questions que

Bakounine, mais aussi Marx, se poseront sur les raisons du retard politique de l'Allemagne des années 1860-1870.

L'Europe médiévale n'était pas une Europe d'États-nations. La souveraineté des royaumes médiévaux n'était que partielle et soumise aux complexes relations d'allégeance du système féodal qui ne favorisaient pas la constitution d'un pouvoir central. Le droit civil émanant des monarques coexistait avec le droit canon émanant des papes – lequel avait souvent la prééminence. La juridiction du pape s'étendait même à la magistrature suprême et en certaines occasions, il pouvait déposer les rois. Des conflits ouverts éclataient parfois. L'excommunication et l'interdiction de célébrer les sacrements étaient des armes efficaces, comme le constata le roi d'Angleterre Henry II, qui fit assassiner l'archevêque de Canterbury parce qu'il soutenait l'indépendance de l'Église. L'affaire se termina mal pour le roi, qui dut finalement se soumettre au pape Alexandre III et se réconcilier avec lui dans des circonstances humiliantes.

Significativement, lorsque Henry VIII, avec sa « Réforme », réussit à couper définitivement les ponts avec Rome, il fit détruire le tombeau et disperser les restes de l'archevêque. Les papes, de leur côté, ne se privaient pas de jouer avec le pouvoir dont ils disposaient, accordant ou refusant les dispenses nécessaires à certains mariages royaux, selon les orientations de leur propre politique, et selon la monarchie qui avait leur faveur : tour à tour l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'empereur germanique.

Les monarchies médiévales n'étaient certes pas laïques. L'esprit du temps voulait que tout pouvoir politique vienne de Dieu, et le devoir d'obéir aux lois de l'État était un devoir religieux, dans la mesure même où le roi détenait son autorité de Dieu – par l'intermédiaire du pape. Il était inconcevable que le roi s'arroge les pouvoirs légitimes du pape et supplante l'évêque de Rome en s'arrogeant la juridiction sur l'Église aussi bien que sur l'État – ce que fit Henry VIII.

Dans ses « Notes » de 1834, Bakounine écrit que le conflit entre le pape et Philippe le Bel conduisit le roi à réunir les députés des états et permit la « première apparition du tiers état sur le terrain politique (1302-1303) » ; ce dernier soutint vigoureusement le roi contre le « despotisme papal ». Le même conflit de pouvoir se déroulera entre le pape et les empereurs d'Allemagne.

On retrouvera l'écho de ces notes trente-cinq ans plus tard lorsque Bakounine analysera le systèmes d'alliances interne propre aux pays européens – France, Italie, Angleterre et Allemagne – qui met en scène la monarchie, la bourgeoisie et la noblesse : ces pays connaîtront des scénarios très différents qui fondent en quelque sorte leurs caractères propres. Le

schéma bakouninien s'écarte radicalement de la vision historique marxiste : le révolutionnaire russe ne met pas en scène deux forces antagonistes mais trois. L'histoire de l'Europe serait ainsi marquée par un système d'alliances – différent selon les pays – mettant en jeu le pouvoir monarchique, la noblesse et la bourgeoisie, deux forces s'alliant contre la troisième selon différentes combinaisons selon les pays : en Angleterre l'aristocratie se serait alliée à la bourgeoisie contre la monarchie, tandis qu'en France c'est la monarchie qui se serait alliée à la bourgeoisie contre la noblesse.

On pourrait tenter de faire une analogie entre le raisonnement de Bakounine et le schéma trifonctionnel de Georges Dumézil – à condition d'en préciser les limites structurelles, car il s'agit d'une comparaison entre un modèle dynamique de lutte pour le pouvoir (Bakounine) et une structure idéologique stable (Dumézil). Georges Dumézil a montré que les sociétés indo-européennes ne se comprenaient pas via une simple opposition duale dominants/dominés, mais à travers une structure triadique. De même, Bakounine rejette, dans son analyse de l'histoire européenne, la dialectique binaire marxiste bourgeoisie *vs* prolétariat.

On peut calquer de manière presque parfaite les trois forces de Bakounine sur les trois fonctions de Dumézil :

a) La souveraineté (1re fonction, magique et juridique) : Le pouvoir monarchique, qui incarne l'autorité suprême, la légitimité et l'appareil d'État.
b) La force (2e fonction, guerrière) : La noblesse/l'aristocratie, historiquement liée à la fonction martiale, à la défense foncière et à la puissance militaire.
c) L'abondance (3e fonction, économique et productrice) : La bourgeoisie, qui représente la richesse marchande, le commerce, l'artisanat et la gestion des ressources.

L'analogie entre Bakounine et Dumézil a cependant des limites : chez Dumézil, le schéma trifonctionnel est une harmonie structurelle et une vision du monde partagée où chaque fonction est nécessaire et complémentaire à l'autre pour maintenir l'ordre social. Chez Bakounine, il s'agit d'un jeu de pouvoir conflictuel : les trois forces ne collaborent pas pour le bien commun ; elles s'allient temporairement à deux contre une pour s'entre-détruire ou s'accaparer l'hégémonie politique.
Pour Dumézil, la triade est une structure mentale quasi immuable des peuples indo-européens tandis que pour Bakounine, le système des trois forces est mouvant, opportuniste et dépend des circonstances.
En somme, l'analogie serait pertinente pour identifier les composantes sociologiques du pouvoir, mais elle s'arrête là où la structure

anthropologique de Dumézil cède la place à la stratégie politique et révolutionnaire de Bakounine.

L'intermède hégélien

Brusquement, le discours de Bakounine se modifie lorsqu'il se convertit à l'hégélianisme. On n'a plus affaire à l'étudiant qui prend studieusement des notes mais au jeune philosophe conservateur et un peu exalté. La religion devient un des thèmes principaux de ses écrits. Il regrette manifestement que la philosophie ait « emprunté son contenu aux intuitions et aux observations empiriques extérieures », ce qui est pour lui une sorte de déchéance [3]. La faute en revient à la Réforme : « au moment où la réflexion a retrouvé sa liberté, on a donné le nom de philosophie à toute théorie qui a eu pour objet les lois communes et constantes dans la mer infinie des individualités empiriques, transitoires ». Il exprime en quelque sorte en langage philosophique l'idée que la Réforme a permis le développement des sciences empiriques ce qui, pour un idéaliste hégélien, est évidemment regrettable.

Fasciné par la philosophie idéaliste allemande et en particulier par Hegel, le jeune Bakounine pense que la véritable philosophie doit s'élever vers l'Absolu,, l'Esprit et l'Idée pure. Tout ce qui ramène la pe,nsée au niveau du monde matériel et sensible est vu comme une régression. La philosophie subit une dégradation majeure lorsqu'elle commence à dépendre des sens et du monde matériel extérieur, « aux intuitions et aux observations empiriques extérieures ». Dans sa vision idéaliste, la pensée authentique doit trouver sa source et sa vérité en elle-même (dans l'Esprit, la Raison pure ou le Divin), et non dans le spectacle changeant du monde physique. S'appuyer sur l'expérience sensorielle et l'observation empirique (ce que fait la science moderne naissante) équivaut pour lui à une déchéance spirituelle, car cela soumet l'esprit supérieur à la matière inférieure.

Bakounine attribue la responsabilité historique de cette rupture à la Réforme protestante, qui a brisé le dogme catholique médiéval, permettant à la réflexion humaine de s'affranchir de la tutelle de l'Église romaine (« au moment où la réflexion a retrouvé sa liberté »). La faute du protestantisme, selon lui, est d'avoir utilisé cette liberté intellectuelle non pas pour s'élever vers un Idéal spirituel pur, mais pour séculariser et rationaliser le monde terrestre. Au lieu de chercher Dieu ou l'Absolu par la pure pensée, les hommes ont commencé à analyser scientifiquement la nature.

Bakounine s'en prend également à la définition moderne de la

3 Résumé de "Encyclopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse" de Hegel, 21 juillet – 1 août 1837.

philosophie, qui s'est confondue avec la démarche scientifique : il parle de la « mer infinie des individualités » : le monde sensible et matériel n'est pour l'idéalisme qu'un chaos d'êtres et d'objets éphémères (« transitoires »), une multiplicité sans unité spirituelle véritable.

Bakounine regrette qu'on ait « donné le nom de philosophie » au simple travail de classification et de recherche des « lois communes et constantes » (les lois de la physique, de la biologie ou de l'économie) au sein de cette matière changeante.

À cette période de sa vie, Bakounine défend une posture conservatrice et idéaliste : il reproche à la modernité (issue de la Réforme) d'avoir transformé la philosophie — qui devait être la science de l'Esprit absolu — en une simple science naturelle et empirique. C'est le regret d'un penseur qui voit l'humanité abandonner la quête métaphysique pour se complaire dans l'étude matérialiste et terre-à-terre de la nature.

Ce positionnement du jeune Bakounine est ironique quand on sait qu'à l'âge adulte, l'anarchiste opérera un virage à 180 degrés, rejetant totalement l'idéalisme de Hegel pour embrasser un matérialisme athée farouche, où il défendra précisément la science empirique contre les abstractions de la religion et de la métaphysique.

Ainsi apparaît pour la première fois également l'idée que la Réforme a déclenché un processus de libération des esprits : « La réflexion éveillée, dit-il un an plus tard, a acquis son *autonomie* après la réforme » : elle « n'a pas commencé par la sphère abstraite de la recherche abstraite du principe objectif comme chez les grecs », ce qui, on l'aura compris, est la bonne démarche philosophique. Elle s'est « jetée sur le monde concret des phénomènes qui l'entourait et s'est mise à chercher le *général* et le *nécessaire* dans la mer infinie des éléments empiriques ». Manifestement, le jeune homme regrette que dès lors « toute recherche similaire de *lois générales et nécessaires [ait]* reçu le nom de philosophie ».[4]

En 1838, encore, dans l'avant-propos du traducteur du « Gymnasialreden de Hegel », Bakounine se livre à une réflexion sur la perception que l'opinion commune a de la philosophie, assimilant celle-ci à abstraction, à l'absence de toute réalité. Selon cette opinion, la philosophie « a nécessairement dit adieu à la réalité et erre dans cette aliénation maladive loin de toute réalité naturelle et spirituelle, dans on ne sait quels mondes fantasmagoriques, arbitraires, imaginaires ». Celui qui partage cette opinion « ignore que la maladie et le mal résident non pas dans la réalité

4 Notes sur « Wissenschaft der Logik » et « Encyclopädie der Philosophischen Wissenschaften im Grundrisse » de Hegel. Juin-novembre 1838. [CDRom de l'IIHS d'Amsterdam]

mais en lui-même, en sa propre abstraction ». Il ignore l'harmonie du merveilleux monde divin. Il ne comprend pas la béatitude de la vie réelle. Son « entendement fini », c'est-à-dire limité à l'expérience empirique, ne voit pas que dans la vie tout est beauté, « que les souffrances mêmes sont nécessaires pour purifier l'esprit, pour passer des ténèbres à la lumière, à l'illumination ». Sa vie est une suite de « désillutions continuelles », un « déchirement intérieur » qui est la conséquence de la nature illusoire de son entendement fini.

L'origine de ce mal, dit Bakounine, est dans la Réforme, quand le rôle du papisme a pris fin, quand ce dernier a perdu sa force intérieure, purement spirituelle, « qui lui avait permis de rassembler un si grand nombre d'éléments hétérogènes de la vie européenne ». En ébranlant l'autorité papale, la Réforme a « par la même occasion ébranlé toute autre autorité et a motivé des recherches infinies dans toutes les sphères de la vie ». Elle a provoqué à la fois la renaissance des sciences empiriques et celle de la philosophie :

> « Les sciences empiriques qui se bornaient à intuitionner le monde fini, un monde auquel avait accès la finité du sensible, de l'extérieur et de l'intérieur, ont effectué un rapide pas en avant et en peu de temps elles se sont distinguées par de brillants succès. »

Mais il y avait une autre sphère, celle de l'« esprit absolu et inconditionnel », inaccessible à l'intuition sensible. Ainsi, « l'intelligence éveillée, libérée des langes de l'autorité, n'a plus voulu accepter n'importe quelle croyance et, isolée du monde réel, plongée en soi-même, elle a voulu tout déduire de soi-même, découvrir en soi-même le commencement et la base du savoir ». Le *cogito* de Descartes, en posant comme point de départ de la philosophie non le principe d'autorité – le terme ne figure pas encore dans le vocabulaire bakouninien – mais le principe de la raison, a donné l'impulsion à la nouvelle philosophie. On trouve donc déjà, dès 1834, l'une des idées de base de la philosophie de Bakounine, selon laquelle Descartes entame une nouvelle ère de la philosophie – idée d'ailleurs héritée de Hegel lui-même.

> « Douter en tout ce qui existe, nier tout ce qui était jusqu'alors connu et authentique autrement que par la connaissance philosophique, c'est ainsi que tous ceux qui se consacraient à la philosophie devaient débuter; et ceci, allié au principe essentiel du savoir expérimental, l'empirisme, qui veut que tout savoir soit nécessairement conditionné par la présence immédiate de la personne connaissante, a été le principal

caractère de l'intelligence libérée par la Réforme de l'autorité papale. »[5]

Ce propos illustre le tiraillement du jeune Bakounine sous influence hégélienne. En affirmant que le point de départ des philosophes modernes fut de « douter en tout ce qui existe, nier tout ce qui était jusqu'alors connu », Bakounine décrit le grand geste de libération intellectuelle provoqué par la Réforme et le rationalisme cartésien. Cependant, dans sa posture conservatrice de l'époque, ce geste de rupture est à double tranchant.

Le jeune Bakounine constate que pour faire de la philosophie à l'ère moderne, il est devenu obligatoire de rompre avec la tradition : la formule « douter en tout ce qui existe » désigne l'effondrement des certitudes anciennes. On ne peut plus accepter une vérité simplement parce qu'elle est dictée par l'Église (l'autorité papale) ou par la coutume. « Nier tout ce qui était jusqu'alors connu et authentique » signifie que le savoir doit être entièrement reconstruit. Rien n'est vrai a priori, tout doit passer au tribunal de la conscience ou de la méthode : c'est précisément là que réside, selon lui, le piège historique de la modernité : en combinant ce doute absolu avec « le principe essentiel du savoir expérimental, l'empirisme », la pensée s'est focalisée sur l'individu (« la présence immédiate de la personne connaissante ») Pour le Bakounine idéaliste de cette période, en voulant s'émanciper, l'esprit humain a fait une erreur fatale : au lieu de reconstruire un système spirituel supérieur et universel (comme le fera Hegel plus tard), la pensée héritière de la Réforme s'est éparpillée dans l'observation des cas particuliers, des petits faits matériels, et de ce que l'homme peut ressentir individuellement par ses sens.

Cette phase de l'histoire de la pensée — initiée par la Réforme — n'est que la crise d'adolescence de l'esprit humain, car l'intelligence vient de « s'éveiller d'un long sommeil », mais elle n'a pas encore atteint sa maturité. À cette époque de sa jeunesse, Bakounine estime que la philosophie s'est égarée en chemin. Elle a cru trouver la vérité en observant le monde extérieur et sensible, alors qu'elle aurait dû, selon le point de vue conservateur et métaphysique qu'il défend alors, chercher les lois de l'Esprit absolu au-dessus du chaos matériel.

Bakounine tisse un lien implicite qui unit la rupture historique de la réforme protetante à l'acte fondateur de la philosophie moderne, à savoir le doute méthodique et le cogito de Descartes. Bakounine est incontestablement l'héritier de la lecture hégélienne de Descartes. En effet,

5 Gymnasialreden de Hegel. Avant-propos du traducteur, Moscou. Moskovskij Nabljudatel', XVI, mars 1838, Moscou.

lorsque Bakounine écrit qu'il faut « douter en tout ce qui existe, nier tout ce qui était jusqu'alors connu », il calque exactement sa formule sur le doute hyperbolique de Descartes dans les *Méditations métaphysiques*. Le doute est un outil de purification intellectuelle. Il s'agit de rejeter tout savoir reçu (les préjugés, la scolastique, l'autorité des anciens) pour voir s'il reste quelque chose d'absolument indubitable. Pour le jeune Bakounine, ce doute cartésien est la traduction philosophique de l'esprit de la Réforme. La Réforme a brisé l'autorité papale ; Descartes a brisé l'autorité des traditions philosophiques. Dans les deux cas, l'individu est renvoyé à lui-même.

Le glissement que fait Bakounine vers le « savoir expérimental » et « la présence immédiate de la personne connaissante » provient directement de la conclusion du doute cartésien. En radicalisant le doute, Descartes découvre que même s'il doute de tout (du monde, de ses sens, de son propre corps), il ne peut douter qu'il est en train de douter. Le point de départ de toute vérité devient alors le Sujet (le « Je » qui pense). Bakounine note que ce geste a forcé la philosophie à s'ancrer dans l'expérience vécue par l'individu. C'est ce qu'il nomme la « présence immédiate de la personne connaissante ». La vérité n'est plus extérieure (dans un dogme ou dans le ciel des Idées), elle part de l'observation et de l'intuition du sujet humain.

C'est à ce moment précis que se situe la rupture intellectuelle du jeune Bakounine, alors conservateur et hégélien : Il admire Descartes pour avoir libéré l'intelligence humaine et fondé l'autonomie de la pensée, mais ce qu'il regrette, c'est qu'après avoir fait table rase de tout, la philosophie moderne (et l'empirisme qui en a découlé) se soit arrêtée en chemin. Au lieu de se servir de cette liberté pour reconstruire un système spirituel total, métaphysique et absolu, elle s'est rabattue sur le monde matériel. Le sujet pensant cartésien s'est transformé en un œil scientifique qui observe des petits faits matériels, éphémères et changeants, ce qu'il nomme « la mer infinie des individualités empiriques, transitoires ». En somme, pour le jeune Bakounine, le doute méthodique de Descartes est le moment glorieux où l'esprit humain s'affranchit de ses chaînes. Mais en fondant la vérité sur le « Je » et l'observation empirique, ce même geste a involontairement précipité la philosophie dans le monde matériel, lui faisant perdre de vue la quête de l'Esprit absolu.

Avec la Réforme, l'intelligence humaine vient de « s'éveiller d'un long sommeil », mais il lui restait « le long chemin des épreuves, du combat et des souffrances avant d'atteindre l'âge adulte ». Car la vérité est le fruit de rudes souffrances : la souffrance, dit Bakounine, est la flamme purificatrice qui transforme et donne la fermeté d'esprit, elle est une éducation :

> « Qui n'a pas souffert ne connaît pas et ne peut pas connaître la béatitude de la guérison et de l'illumination grâce à l'amour bienfaiteur, source de vie, en dehors duquel il n'est pas de vie. »[6]

Ce discours philosophico-religieux imprégné de culpabilité judéo-chrétienne disparaît rapidement chez Bakounine. On a en 1842 une vague (et unique) référence à Luther dans la *Réaction en Allemagne*. Le protestantisme y apparaît comme un phénomène endémique au christianisme dès les premières années de son existence : le « principe de la liberté théorique » y donna naissance à toutes les hérésies. L'origine du protestantisme remonte lui aussi à l'origine du catholicisme « mais un jour sa progression cessa brusquement d'être graduelle et le principe de la liberté théorique se haussa jusqu'à devenir un principe autonome et indépendant. » On est encore dans le langage hégélien : le protestantisme s'insère comme moment particulier de la contradiction interne au monde catholique. Mais la perspective a changé : Bakounine se préoccupe maintenant de révolution démocratique.

Symptôme du changement de perspective chez le jeune Bakounine, l'article qu'il écrivit en mai-juin 1843 dans *Der Schweizerischer Republikaner*, intitulé « Le Communisme », présente le Christ et Luther comme étant « issus du peuple, de la plèbe ». Luther ne subit pas encore les attaques furieuses du Bakounine anarchiste qui le rend responsable de l'écrasement des paysans allemands insurgés de 1525.

Les premières attaques

Si le jeune Bakounine exprimait dès les années 1830 des regrets métaphysiques sur les conséquences intellectuelles de la Réforme, ses véritables *attaques* politiques, sociales et philosophiques se déploient en deux grandes phases chronologiques.

Elles commencent à partir de 1842, période qui marque sa rupture définitive avec la philosophie et le conservatisme, et son entrée dans l'arène de la révolution politique.

Ces attaques explicites et structurées se manifestent en 1842 avec la publication de son célèbre texte philosophique, *La Réaction en Allemagne* (1842) sous le pseudonyme de Jules Elysard. Il cesse de voir la Réforme sous le prisme purement théologique ou métaphysique ; il commence à reprocher au protestantisme allemand d'avoir accouché d'une bourgeoisie lâche et d'avoir favorisé le statu quo. À ses yeux, la Réforme a émancipé la

6 *Ibid*

pensée en théorie, mais a capitulé en pratique devant l'autorité des princes allemands.

Les deux séjours que fit Bakounine en Suède en 1863 et 1864 sont essentiels pour comprendre l'évolution de sa pensée sur le au protestantisme, mais il ne se livre pas à une attaque frontale : il feignit plutôt d'avoir des sympathies pour lui à des fins purement révolutionnaires et stratégiques car il est préoccupé par des objectifs politique précis : il tente d'organiser un soutien à l'insurrection polonaise contre l'Empire russe en tentant d'ouvrir un second front en Finlande, alors sous domination russe, avec l'aide des libéraux et des cercles politiques suédois. Pour mener à bien cette propagande révolutionnaire (notamment via des discours publics et des tribunes dans le journal suédois *Aftonbladet*), Bakounine doit s'adapter à un auditoire profondément marqué par le protestantisme luthérien.

Loin d'attaquer la foi locale, Bakounine adopte une posture opportuniste. Pour s'attirer des sympathies et obtenir des soutiens logistiques ou financiers, il va jusqu'à tenter de convaincre des ecclésiastiques anglicans et protestants qu'il éprouve une vive sympathie pour le protestantisme. Il utilise alors une rhétorique liant la "liberté de conscience" protestante à l'esprit d'émancipation politique pour séduire la bourgeoisie libérale suédoise. À ce moment-là, la religion est pour lui un outil tactique : il cherche à démontrer que le protestantisme et la révolution peuvent marcher main dans la main pour abattre l'absolutisme de l'Église orthodoxe russe.

En Suède en 1864, Bakounine a mis ses convictions philosophiques sous le manteau au profit de la diplomatie révolutionnaire, préférant flatter le protestantisme local pour obtenir des alliés contre le Tsar. Les attaques frontales et théoriques contre la Réforme ne viendront qu'un peu plus tard, une fois sa maturité anarchiste pleinement acquise en Italie et en Suisse. Ce n'est qu'*après* cette période suédoise, lorsqu'il s'installe définitivement en Italie à la fin de l'année 1864, que Bakounine rompt avec toute compromission religieuse et bascule dans un athéisme militant et philosophique absolu. Lorsqu'il rédigera ses grandes attaques contre le protestantisme dans les années 1870 (dans les manuscrits de *L'Empire knouto-germanique*), son analyse aura totalement changé. Ayant observé de près les sociétés protestantes du Nord de l'Europe (Allemagne, Angleterre, Suède), il finira par théoriser que le protestantisme — loin d'être un allié de la liberté — est la religion de la bourgeoisie capitaliste naissante, un système individualiste du « sauve-qui-peut » spirituel qui sanctifie l'obéissance aux lois de l'État.

Pour le Bakounine anarchiste, la Réforme protestante est l'acte de naissance de l'absolutisme monarchiste.

C'est durant ses dernières années, notamment dans ses grands écrits de maturité rédigés entre 1870 et sa mort en 1876, que les attaques contre le protestantisme deviennent massives et acharnées. Elles apparaissent principalement dans ses manuscrits pour *L'Empire knouto-germanique et la Révolution sociale* (dont sera tiré le célèbre opuscule posthume Dieu et l'État). Dans cette phase, sa critique se durcit autour de trois axes fondamentaux :

• La théologie de la soumission : Bakounine accuse le protestantisme d'avoir réalisé le mariage parfait entre l'Église et l'État. En brisant la structure transnationale du catholicisme romain, le protestantisme a soumis la religion au souverain local. Il y voit la « propagation systématique de la doctrine de l'esclavage », où l'obéissance à Dieu se confond avec la soumission absolue aux lois de l'État.[7]

• La création de la bureaucratie prussienne : Le protestantisme a façonné la psychologie de la bourgeoisie allemande. Il l'accuse d'avoir engendré un esprit d'obéissance aveugle, de discipline servile et de piété austère qui a servi de socle au militarisme prussien et à l'État bureaucratique autoritaire.

• Le piège de la fausse liberté : Il dénonce le protestantisme comme une illusion libérale. En proclamant le libre examen et la liberté de conscience individuelle, il n'a fait que privatiser la religion pour mieux enraciner le sentiment religieux (et donc, selon lui, l'aliénation humaine) dans le cœur des individus.

Bakounine rédige une série d'articles pour un journal suédois, *Aftonbladet,* dans lequel il dresse un tableau de la situation du parti démocratique en Europe et de son point de vue sur la question scandinave. Comme à son habitude, il parle peu du sujet qui motive l'article – la question scandinave –, un peu de la révolution démocratique et beaucoup des contradictions internes de la bourgeoisie qui la pousse à lutter contre la démocratie. On entre de manière décisive et sans retour dans une perspective de lutte des classes : « Les intérêts de la bourgeoisie se trouvent en contradiction avec ceux de la démocratie », dit le révolutionnaire russe. Et dans la mesure où cette « collision » ne s'est produite nulle part plus ouvertement qu'en France, il était naturel que « nulle part ailleurs la question du *travail* et du *capital* n'a été formulée avec autant de clarté » : allusion à la révolution de 1848.

Les « théologiens conséquents et zélés de toutes les confessions chrétiennes » ont raison de fulminer contre les principes d'égalité et de fraternité de la révolution française, bien que ce soit l'essentiel de la doctrine chrétienne. Il est vrai qu'il s'agit d'égalité devant Dieu, non

7 Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*.

d'égalité des hommes entre eux. La terre n'est pas la patrie de la justice, de la liberté et de la joie mais celle de la pénitence, de la contrition, de la souffrance : « chercher ici-bas la justice, la liberté, l'égalité,[8] le bonheur – en un mot, la réalisation de la destinée de l'homme », ce serait donc un blasphème, une révolte contre Dieu.

> « …tout ce que l'on appelle l'intelligence humaine, la vertu humaine, la force humaine et la valeur humaine, est une misère aux yeux de Dieu, rien qu'une inspiration de l'arrogance satanique et le chemin le plus sûr vers la perdition. »[9]

L'homme a été sauvé par « le mystère divin et affreux du divin sacrifice ».

C'est lorsqu'on se pose la question : comment mériter la grâce divine, que catholicisme et protestantisme se séparent. Le Bakounine de la maturité s'attachera surtout à dévoiler la fonction sociale de la religion, la fonction politique de la théologie, qu'elle soit catholique ou protestante. Il est facile, dit-il, de « tirer les conséquences politiques et sociales de ce système religieux ».[10] La religion exerce un contrôle social sur les « grands troupeaux » obéissants : c'est l'histoire, c'est-à-dire la constatation simple des faits, qui le montre. L'Église, les rois, les nobles, les chefs militaires, les magistrats, etc. sont les représentants d'un ordre qui vient de Dieu.[11]

La théologie protestante montre un autre chemin à la rédemption. Le protestantisme se révolta contre l'autorité de l'Église, qu'il qualifiait d'usurpatrice et sacrilège, et déclara que « la cause de la béatitude est une cause tout à fait intérieure, qui ne peut, qui ne doit pas être traitée autrement que dans la profondeur la plus secrète de la conscience individuelle, entre

---

8 Le manuscrit dit : « légalité », ce qui nous paraît un lapsus évident pour « l'égalité ».

9 Bakounine, « Lettre d'un démocrate », 1864.

10 « Lettre d'un démocrate », *Aftonbladet*, 28 septembre 1864, Stockholm.

11 Voici la citation complète :

« La doctrine catholique insiste que la grâce a choisi son domicile exclusivement dans l'église catholique romaine, qui à perpétuité reçoit les inspirations du Saint Esprit et reste le seul représentant de Dieu sur la terre, le médiateur entre l'homme et lui. Elle seule est capable de supporter l'homme dans ses luttes quotidiennes contre les tentations du diable. On ne mérite la rédemption que sous condition de lui rester sujet et obéissant. Le membre obéissant et dévot des grands troupeaux doit, de l'heure de sa naissance jusqu'à son dernier soupir, toujours se laisser conduire et diriger par les prêtes, les porte-voix de Dieu, les envoyés ordonnés sur terre – il est facile de tirer les conséquences politiques et sociales de ce système religieux. En outre, l'histoire a complètement développé la conséquence – c'est l'autorité absolue

l'homme seul et Dieu ». En bouleversant « l'édifice majestueux de l'omnipotence cléricale romaine », il sembla un moment préparer le même sort à tous les royaumes d'Europe : « De cette première impulsion, les institutions libres en Hollande, en Suisse, en Angleterre et aux Etats-Unis virent le jour. » Mais le processus s'arrêta en chemin.

> « La doctrine protestante, elle aussi, reste ennemie à la liberté et prête serment à la puissance : ses premières révoltes prenaient leur source moins dans son esprit que dans le développement historique. Souvenons-nous que Luther et le doux Melanchton lancèrent leurs anathèmes et incitèrent avec assez de zèle passionné les princes et la noblesse de l'Allemagne contre les pauvres paysans, qui se révoltaient au nom de la liberté. »[12]

Là se trouve esquissée la trame des réflexions que Bakounine développera quelques années plus tard lorsqu'il tentera de comprendre le destin de la nation allemande et les raisons de ce qu'il appellera « l'inconsistance révolutionnaire de la bourgeoisie allemande ».

---

et divine en premier lieu de l'Église, en second des rois, ses fils premiers-nés, alors les classes nobles, ses filles mineurs privilégiés, des ministres, des chefs militaires et civils, des magistrats, des policiers, des espions, des geôliers, des bourreaux – tous ensemble les représentants du pouvoir royal et de l'ordre présent, qui, on le sait bien, vient de Dieu. C'est la doctrine catholique sur le point de vue politique, et si de nos jours l'église catholique semble parfois très prête à traiter avec le libéralisme moderne, même à se réconcilier avec la république de 1848, ce n'est qu'une duperie sacrée, une souplesse prudente et inévitable pour le cas où le diable – pardon si je me trompe – une concession, je veux dire, à cet esprit du temps malheureux, qu'il faut assoupir par des flatteries pour le reconduire peu à peu sous le jour salutaire des autorités cléricales et royale.

« La théologie protestante montre un autre chemin à la rédemption. Elle se révolta contre l'autorité de l'Église, qu'elle caractérisait comme une usurpation et un sacrilège, et en déclarant, que la cause de la béatitude est une cause tout à fait intérieure, qui ne peut, qui ne doit pas être traitée autrement que dans la profondeur

la plus secrète de la conscience individuelle, entre l'homme seul et Dieu, sans autre médiateur que le Christ qui, quoique invisible, se trouve toujours présent parmi nous, elle bouleversait tout à fait l'édifice majestueux de l'omnipotence cléricale romaine, et sembla pour un instant vouloir préparer le même sort à tous les royaumes de l'Europe.

« De cette première impulsion, les institutions libres en Hollande, en Suisse, en Angleterre et aux États-Unis virent le jour. Pourquoi s'arrêta-t-elle sur un chemin aussi bon ? C'est pourquoi la doctrine protestante dans le fond même n'est point révolutionnaire. La doctrine protestante, elle aussi, reste ennemie à la liberté et prête serment à la puissance : ses premières révoltes prenaient leur source moins dans son esprit que dans le développement historique. Souvenons-nous que Luther et le doux Melanchton lancèrent leurs anathèmes et incitèrent avec assez de zèle passionné les princes et la noblesse de l'Allemagne contre les pauvres paysans, qui se révoltaient au nom de la liberté. »

Bakounine, « Lettre d'un démocrate », *Aftonbladet*, 28 septembre 1864, Stockholm.

12 *Ibid.*